

Christian Prigent

*Arno Schmidt*

*Entretien*



P.O.L

## ARNO SCHMIDT

X – *À vos yeux, la littérature française offre-t-elle des œuvres qui font au français ce qu'Arno Schmidt fit à l'allemand ?*

Ch. P. : – Il me semble que dans la littérature française du siècle dernier, les écrivains qui ont « fait » quelque chose à la langue œuvraient plutôt dans le genre *poésie* et les « grandes irrégularités de langage » initiées par la « révolution poétique » des années 70 du siècle précédent (Lautréamont, Mallarmé, Rimbaud, Jarry...). Même si, souvent, ce fut pour mettre en cause (voire pour récuser) l'idéologie poétique elle-même (Artaud, Bataille, Ponge, Denis Roche...). Ou pour détourner l'outillage poétique (rythmique, ritournelle, écholalie, polyphonie..) et le faire travailler la prose narrative (Beckett, Guyotat) ou le drame (Novarina). Côté roman, au sens à peu près strict du label, je ne vois vraiment rien qui ait eu la rigueur fondatrice qui anime le *réalisme analytique* de la prose schmidtienne (trouver, comme il le dit lui-même, « une structure de prose plus conforme aux modes de l'expérience humaine », faire de l'écriture un acte de « description et d'éclaircissement du monde par le mot »)<sup>1</sup>. Bien sûr Proust (mais la langue de Proust, en gros, est classique). Bien sûr Céline (mais le « métro émotif » relève d'un lyrisme qui n'a rien à voir avec le raide grincement sablonneux de la prose de Schmidt). Dans les années Schmidt (vers 1952/1960, donc), la prose française moderne, c'est le « nouveau roman ». Rien, à mon sens, qui y soit au niveau de l'exigence méthodique et de l'inventivité stylistique qu'on apprécie chez Arno Schmidt.

X : – *Robbe-Grillet ?*

Ch. P. : – Je l'ai à peine lu, et fort tard (trop tard pour que cette lecture ait compté). Autour de moi, dans les années 1970/1980, cette œuvre ne jouait aucun rôle. J'en avais pris connaissance surtout à cause de sa polémique contre Francis Ponge (qui était pour moi un modèle théorique et pratique), dans *Pour un nouveau roman*. Plus tard (1989), j'ai passé quelques très charmantes heures avec Robbe-Grillet, à Berlin. C'était gai, fort peu « littéraire ». J'aimais sa causticité provocante et sa façon de distiller distraitemment des vacheries. Ça ne m'a pas fait aimer beaucoup plus ses livres (surtout ceux qu'il publiait à l'époque). J'ai davantage lu Claude Simon. Et dit dans *Ceux qui merdRent* (1993) ce que j'avais à en dire.

X : – *Voyez-vous quand même quelques auteurs récents qu'on pourrait, sans brader l'épithète, qualifier de « schmidtien » ?*

Ch. P. : – Vraiment, je doute que Schmidt ait été beaucoup lu par les écrivains français. Et je ne crois pas qu'il ait eu une influence. Sur les textes de ceux qui écrivent aujourd'hui un peu différemment de ce qu'attend la commande médiatique et marchande, on voit assez bien les marques (souvent délavées) de Beckett et de Duras ; le souvenir aussi de Gertrude Stein, de Thomas Bernhard. Mais Arno Schmidt... Non, vraiment. Peut-être faudrait-il aller voir du côté de ce prosateur extraordinaire qu'est Onuma Nemon (qui a lu Schmidt). Le seul, à ma connaissance, qui serait effectivement « schmidtien » (mais je ne sais pas s'il a lu Arno Schmidt), c'est le très remarquable Hubert Lucot – dont la prose narrative poursuit effectivement un effort semblable d'élucidation de l'expérience (le souvenir) et d'invention de formes (lexicales, syntaxiques, typographiques...) adéquates à cet effort. Mais Lucot est plus... français : plus stylistiquement maniériste, plus psychologique, plus obsédé par le nombril autobiographique, et (aujourd'hui, en tous cas) plus politiquement déclaratif.

---

<sup>1</sup> Ou : « formes de prose exactement adaptées aux différents mécanismes de la conscience et modes d'expérience » (in *Calculs*, 1, 1955).

X : – *Qu'est-ce, selon vous, qu'une influence littéraire, et comment définiriez-vous celle qu'Arno Schmidt a pu exercer sur vous ?*

Ch. P. : – Une influence littéraire s'exerce dans le temps de formation d'un mode d'expression propre. Une œuvre propose soudain, de l'expérience (du « réel »), des modes de symbolisation qui viennent, comme dit Rimbaud, « affiner » votre « optique », outiller votre vision et formaliser l'expérience d'une façon qui paraît *juste*. Alors on s'applique à comprendre ses procédures, à apprendre ses façons et à user de ses outils. Mais bientôt, voici que ces formes de représentation-là deviennent à leur tour impertinentes, inadéquates – et qu'elles sont perçues comme un nouvel écran entre le monde et vous. Il faut donc leur donner congé, pour traverser autre chose. Ce pourquoi l'amour des Maîtres est toujours un amour ambivalent : il faut tuer les Maîtres, aussi – pour trouver sa voix. J'ai connu cela avec Rimbaud et les poètes surréalistes (dans les années 1960), puis avec Ponge (années 1970), puis avec Denis Roche (*idem*). Rien ni personne depuis. Arno Schmidt est entré bien trop tard dans ma bibliothèque pour avoir eu sur moi la moindre « influence ». Je ne l'ai lu pour la première fois que vers 1992, alerté par Pascale Casanova, schmidtienne enthousiaste, qui trouvait quelque rapport entre les écrits de Schmidt et ce que je venais de publier côté fiction (*Commencement*, 1989) et côté théorie (*Ceux qui merdRent*, 1991). C'était trop tard pour intégrer cette marque nouvelle : les questions qui me travaillaient, les formes dont j'avais besoin pour traiter ces questions, c'était déjà en place. Mais ce que je lisais dans *Calculs*, par exemple, me semblait effectivement très proche des préoccupations stylistiques qui étaient les miennes dans mes livres de prose.

X : – *Quelle est votre pratique de ses textes ? (sauts et gambades ? linéaire ? plusieurs livres simultanés ?)*

Ch. P. : – Encore une fois : découverte très tardive, pratique très sporadique, connaissance très lacunaire. J'ai été enthousiasmé par quelques textes, comme le *Paysage lacustre avec Pocahontas*. Et été, comme j'ai dit, très intéressé par les écrits théoriques (*Calculs*). Mais je n'ai rien creusé, ni complété (je le regrette bien, croyez-le). Sans doute parce que trop pris, dans les années où cela aurait été utile et possible (entre 1992 et aujourd'hui), par le travail sur mes propres livres, d'une part ; et, d'autre part, par mon attention à ce qui apparaissait d'un peu neuf en France dans le domaine *poétique*.

13 septembre 2009.

Pour un volume collectif sur l'œuvre d'Arno Schmidt.